

NOTES BIBLIQUES & PRÉDICATIONS

15 octobre 2023

Pasteure Gwenaël
Boulet

Texte :

Matthieu 22, 1-14

Notes bibliques

Du contexte général au v.12 plus précisément

Au chapitre 21, l'Évangile de Matthieu raconte l'entrée de Jésus à Jérusalem acclamé par une foule (Rameaux). Arrivé dans le temple, il renverse les tables et chaises des changeurs d'argent et des marchands. Il guérit des boiteux. Tout cela lui vaut déjà l'agacement des autorités du temple. Puis il ressort passer la nuit ailleurs et revient le lendemain et enseigne dans le temple.

Matthieu 22.1-14 est une part de cet enseignement et plus précisément une des réponses adressées par Jésus aux grands-prêtres et anciens du peuple qui lui demandent de quelle autorité il enseigne ici et peut-être il guérit, il renverse tout... (Matthieu 21.23)

Jésus cisèle sa réponse en 3 paraboles. Celle qui nous occupe et qui parle de l'invitation au festin offert pour les noces du fils d'un roi est la troisième. Elle fait partie des paraboles du Royaume qui émaillent les Évangiles. (Le Royaume de Dieu ou des cieux est comme... ou Il en va du Royaume...comme de...)

Elle invite la personne qui écoute ou celle qui lit à réfléchir à une situation qui lui échappe. Le Royaume n'est pas du ressort des humains. Nous n'avons pas de prise sur lui. C'est donc à un déplacement de nos perceptions et de nos réflexes que nous sommes



invité-es, tout comme le sont d'ailleurs les personnes conviées/invitées à la noce du fils du roi dont il est question dans ce récit.

Une parabole du festin approchant se retrouve en partie chez Luc 14.15-24. A noter dans les différences entre ces deux récits, la présence seulement chez Matthieu de l'interpellation du roi « Ami, comment es-tu entré ici sans avoir un vêtement de noces ? » (v.12). C'est justement ce verset qui est central dans la prédication proposée.

Quelques repères à partir du grec biblique

Invitation ou convocation ?

Dans ce texte, il est question d'invitation, de personnes invitées (versets 3, 4, 8, 9 et 14) et parfois selon les traductions de convocation (verset 9). Pas toujours simple de savoir si les personnes sont invitées à la noce et donc sont libres de venir ou non, ou si elles sont convoquées, ce qui rend leur présence obligatoire.

En grec, les termes utilisés dans ces versets 3, 4, 8, 9 et 14 sont construits à partir du verbe **καλέω (kaléo)** appeler. C'est un verbe au champ sémantique très large. C'est le statut de la personne qui appelle qui va donner le sens précis. Si la personne qui appelle a même rang social, si c'est quelqu'un de l'entourage, alors il peut signifier simplement invitation. Mais il est aussi utilisé pour décrire la convocation par une personne ayant autorité sur une autre. C'est par exemple le verbe qui peut être employé pour parler de convocation militaire.

Ici le texte joue sur le flou de l'interprétation :

- Il s'agit d'une fête ; nous pouvons penser *a priori* à une invitation. Ne perdons pas de vue pour autant qu'on invite aussi à la noce pour montrer son rang dans la société de l'époque.
- C'est un roi qui parle et qui donne ses ordres à ses serviteurs. Il y a donc quelque chose qui est de l'ordre de la convocation.

L'invitation d'un roi peut-elle se refuser sans risque ?

Dans la salle des noces

Quand les personnes sont dans la salle des noces (versets 10 et 11), le grec n'utilise plus le verbe **καλέω**, mais une forme du verbe **ἀνάκειμαι (anakeimai)** qui décrit la position inclinée des personnes en train de manger. C'est classique des banquets antiques : on mangeait en étant en position semi-allongée.

Pour marquer la distinction entre appel/volonté du roi et description de ce qui se vit dans la salle de noces, il est astucieux d'employer en français un vocabulaire différent et d'utiliser pour les versets 10 et 11 le terme de convive et non d'invité. Le terme convive ne

rend pas compte, en revanche, de l'aspect visuel de la scène. Le roi qui va parler et interpeller l'homme est sans doute debout, et l'homme sans vêtement de nocces, comme convive, est vraisemblablement près du sol et à demi-couché. Il y a un surplomb, une domination spatiale du roi qui est évidente dans le récit grec. Cela renforce sa parole, son interpellation.

A noter aussi que le verbe **ἀνάκειμαι** peut être utilisé pour décrire une offrande déposée au temple. Que l'homme sans vêtement de nocces soit jugé indigne de participer à la fête peut nous interroger : ce qu'il offre par son attitude à celui qui l'invite et le reçoit, le roi, dont le parallèle avec Dieu est possible, est-ce adéquat ? Et dans le contexte général, qu'est-ce qui serait inadéquat dans le temple : l'attitude des grands-prêtres et des anciens ou celle de Jésus ?

Le roi et le convive sans vêtement de nocces v.12

ἑταῖρος (hetairos) est le terme employé pour dire « Ami ». C'est le même mot qui est mis dans la bouche de Jésus le soir de son arrestation quand Judas vient avec une foule « envoyée par les grands-prêtres et les anciens du peuple » (Matthieu 26.50)

Le parallèle avec le début de la Passion peut être fait.

Si on ose cette lecture parallèle :

- Judas est celui qui ne reconnaît pas la présence du Royaume à la manière de Dieu. Il n'a pas l'attitude juste vis-à-vis de Jésus, tout comme ce convive n'a pas l'attitude juste dans la parabole du festin.
- Jésus peut être rapproché du roi. Et dans la perspective messianique de la Passion, Jésus est Dieu, ce qui autorise la lecture du roi identifié à Dieu.

φίμω (fimoō) museler. C'est le verbe qui permet d'exprimer que l'homme ne répond pas. Il reste muet, il est comme muselé. C'est aussi le verbe que Jésus utilise pour réduire au silence le vent et la mer (Marc 4,39), un démon (Marc 1, 25 ou Luc 4, 35) ou encore les sadducéens (Matthieu 22, 34). On peut donc se demander : « dans quelle mesure la réponse du convive était-elle possible ? »

Il n'y a pas de dialogue entre le roi et le convive. La parole ne circule pas. La question du roi place le convive (et peut-être la personne lisant le texte) devant son incapacité à répondre, son « irresponsabilité » dans la situation offerte.

Serviteurs

Deux termes grecs cohabitent dans ce texte qui sont traduits indistinctement par serviteurs. Jusqu'au verset 10 inclus (le temps de l'invitation/convocation à la noce), le grec emploie **δοῦλος (doulos)** esclave.

Au verset 13, quand il s'agit de jeter l'homme sans vêtement de nocces dans les ténèbres extérieures, le roi adresse sa demande à des **διακόνοις** du mot **διάκονος (diakonos)**, serviteur/en charge du service. C'est la racine qui donne en Église le mot diacre.

Le changement de terme peut laisser penser, qu'il y a un changement de paradigme. Une fois assemblés (en grec, c'est le verbe **συνάγω (sunagō)** d'où vient le mot synagogue, rassemblement local des personnes croyantes), les invités (appelés) deviennent des convives (avec une dimension d'offrande) et les personnes qui servent ne sont plus des esclaves. Le texte grec invite à une lecture ecclésiale de cette parabole. Cela est renforcé par la présence de Jésus dans le temple au moment de son discours, qui est une réponse critique aux autorités religieuses de l'époque.

Proposition de prédication

Il y a des fois, particulièrement l'automne, où les réveils sont, comment dire ?!... pour le moins pluvieux. Tous les matins, mon réflexe est de jeter un coup d'œil à la clarté qu'il y a dans une pièce...et voilà, parfois, c'est invariablement gris pendant des jours et des jours... argh.

Un de ces matins gris, ma nièce d'à peine 5 ans s'est levée, et m'a rejointe dans la pièce à vivre en lançant « Ah... c'est encore un temps de chien. Bon bah, c'est pas grave, la journée sera chouette ».

Du haut de sa petite vie, elle a rappelé aux adultes alentour que l'essentiel est dans la manière d'aborder les choses. Elle a fait contre mauvaise fortune bon cœur. Et la journée a été chouette, juste parce qu'elle avait choisi qu'elle vivrait une journée heureuse avec des personnes qu'elle aime et qui l'aiment et qu'elle n'avait à profiter que de ça.

Très clairement, ce matin-là, elle avait revêtu un habit de fête ou un habit de noces pour suivre la parabole biblique.

Dans d'autres circonstances, la même enfant aurait très bien été capable d'arriver avec une tête en chanfrein à une fête et de rendre la vie pénible aux adultes.

Et ce qui est vrai d'une enfant l'est, je crois, de chacune et chacun de nous. Il y a des fois, où on cueille l'instant, on se glisse dans ce qui nous est offert, et d'autres fois, où, pour des raisons, de « râlerie », de jalousie, d'incompréhension, ou de « moi, je ne fais pas ça comme ça », on se retrouve à la fête en portant sur nous un habit de colère, de tristesse, de désintérêt ... en tous cas, pas un habit, pas une attitude appropriée à ce qui se présente.

C'est, je crois, quelque chose de cet ordre-là, que Jésus vient raconter en parabole à des scribes, des sadducéens, des pharisiens, toutes personnes gravitant dans des sphères de l'élite culturelle de l'époque. Il est dans le temple. L'entrée en fanfare dans Jérusalem est passée... sa mort n'est pas loin. Et ceux qui racontent le récit de sa vie, quelques décennies plus tard, placent tout un enseignement de Jésus au temple sur le Royaume des cieux ou le Royaume de Dieu. Et voilà qu'on nous parle d'un mariage de fils de roi, d'invités qui ne

voient pas l'intérêt de venir, d'autres qui décident de passer par les armes les annonciateurs de la fête, et d'un roi qui entre dans une grande colère et qui massacre à son tour.

On pourrait sans doute prêcher chacun de ces passages... et l'allusion aux élites religieuses de l'époque qui n'ont rien compris au message de Jésus, qui ne l'ont pas reconnu comme messie... est assez évidente. Cette parabole était un tacle bien placé vis-à-vis des gens du Temple, dont les premières Églises, mettant en récit l'Évangile, étaient en train de se séparer.

Et puis arrive la fête, les invités sont enfin là. Ils ne sont pas de ces personnes triées sur le volet, mais plutôt des passants. Des personnes qui empruntent les routes menant à la ville, qui vivent leur vie normalement, et qui se retrouvent invitées juste parce qu'elles sont là, que les serviteurs les ont trouvées. Peu importe qu'elles soient de bonnes personnes à la vie bien rangée, au « pedigree » parfait de l'attention à l'autre et de la justice, ou de mauvaises personnes...qui, pourquoi pas, pourraient être aux yeux de la société des « vauriens » ou des traîne-savates.

Pour le roi – et le parallèle avec Dieu, tout limitatif qu'il soit, est trop clair pour s'en priver dans la lecture de cette parabole – la condition de la personne invitée ne compte pas. Quand Dieu invite, quand il souhaite la fête, quand il appelle au rassemblement dans la joie, il le fait sans condition et très largement. Dès lors, l'Église qui serait un lieu de « pur-e-s » et dans laquelle on ne pourrait faire place qu'à certaines personnes ne fait pas sens. Si l'Église est lieu de l'invitation de Dieu, si les serviteurs sont annonciateurs d'une Bonne Nouvelle sur les chemins d'aujourd'hui, alors l'Église est pour tout le monde et peu importe la vie des uns ou des autres.

Pour autant, l'invitation a des conséquences, quand elle est acceptée. La responsabilité de l'invité-e commence quand il-elle dit « oui » à l'invitation. La question du roi à cet homme venu à la noce sans vêtement approprié peut nous interpeller sur notre propre manière de vivre notre foi et notre vie ecclésiale, une fois que nous y sommes. Mais là encore, il n'est pas lieu, je crois, de morale, de respect de règle, de convention, ou autres modèles que nous sommes très doué-e-s pour nous imposer. Ce n'est pas tant ce que nous faisons qui est interpellé, ou à laisser interpellé, mais comment nous le faisons !

« Ami, comment es-tu entré ici sans avoir un vêtement de noces ? » La question peut sembler anodine, elle est à la limite de l'ironie rhétorique. Est-ce vraiment une question qui autorise une réponse ? D'ailleurs, l'homme est muselé, nous dit le texte grec. Il ne peut pas répondre, car qu'y-a-t-il à répondre ? C'est peut-être à l'introspection, au regard sur nous-mêmes que nous pousse cette question.

Comment pouvons-nous répondre à l'invitation de Dieu qui vient mettre son présent dans notre vie, qui vient s'allier pour toujours à elle... d'où l'image du mariage... autrement

qu'en revêtant des habits, en habitant au plus profond de nous-mêmes une attitude adéquate ?

Et là pas de foi à l'eau de rose, pas de tout est beau dans la vie croyante où la seule réponse juste serait la joie et le sourire béat jusqu'aux oreilles.

Car Dieu n'est pas présent que dans la fête. Il l'est aussi dans la situation vécue par une personne qui n'a pas de toit. Il l'est avec ces millions de personnes qui subissent ou fuient les violences jour après jour. Il l'est avec les parents dont l'enfant est malade. Il l'est jusqu'avec le-la condamné-e à mort. Dans ces situations, honnêtement, le sourire ou l'habit de fête n'est sans doute pas l'attitude la plus juste.

La responsabilité croyante, la nôtre, c'est peut-être d'être raccord avec ce que Dieu nous appelle à vivre. C'est, je crois, d'avoir le courage de nous coltiner le présent de notre monde et des personnes que nous rencontrons, et que Dieu invite à son Royaume.

Un sourire, une joie qui se voit, une envie de danser, de chanter, un habit du dimanche... oui, parfois, et j'espère souvent. Mais aussi un cri qui peut dénoncer l'injustice, une posture qui défend la personne fragilisée par la vie et par les autres, un acte qui peut aller à l'encontre de ce que la société ou la tranquillité du milieu attend... une prière pour accompagner... Tout ça parce que Dieu, en nous invitant à prendre part à sa vie, s'invite dans la nôtre jusqu'à la mort.

La personne qui croit est appelée par Dieu à être responsable. Si la foi est un cadeau, une grâce pour le dire avec un mot théologique qui fait un peu patois ecclésial, l'expression de la foi porte une responsabilité. Un certain théologien résistant allemand a dit cela à sa manière écrivant que la Grâce a un prix. (Dietrich Bonhoeffer)

Pour moi, ce prix, cette responsabilité c'est de discerner là où nous sommes attendu-es et comment nous le sommes. Qu'est-ce que va m'habiter, nous habiter devant un ciel gris ou sous le soleil resplendissant ? Qu'est-ce qui va résonner au plus profond de nous pour lâcher aussi nos conventions, nos habitudes, et reconnaître Dieu dans l'inattendu, dans la situation la plus étrange, dans le contre-pied de ce que nous avons appris et de ce que nous espérons parfois ?

« Ami que n'as-tu mis ton habit de fête à l'occasion unique du mariage d'un fils de roi ? » Mais aussi « Ami que n'as-tu agi quand les lois humaines excluèrent, emmuraient, ou réduisaient au silence ? », « Ami, que n'as-tu espéré quand les jours étaient gris, que n'as-tu lâché prise devant les choses qui n'étaient pas en ton pouvoir pour vivre pleinement et transformer pour les personnes alentour le gris du ciel en soleil de l'amour et de la fraternité ? » Toutes ces questions résonnent dans celle de ce roi.

Elles sont à assumer pour nous... en nous. Ou plutôt elles sont à devancer pour que le Royaume s'épanouisse. Et ce n'est pas qu'au niveau de l'individu que cela se joue. C'est au niveau collectif que Dieu nous invite à prendre part à la vie. Il nous rassemble et nous avons chacun, chacune à prendre place dans ce rassemblement préparé pour nous.

Rassemblé·e-s, plus solidaires, plus solides diraient d'aucuns, fraternel·le-s disent simplement les chrétien·ne-s.

Alors si je comprends que le rassemblement est la possibilité de vivre la fraternité (ou l'adelphité), ce lien si particulier et si fort, qui n'est pas exempt de coup de ras-le-bol ou de dispute, mais qui unit par la présence d'un tiers... Si je me dis que la fraternité dans le Royaume, c'est la possibilité de rire ensemble, de s'épauler, de dire ses désaccords autour d'un repas, de partager ses tristesses et ses espoirs sans craindre d'être jugé, alors oui, je peux accepter que dehors, c'est le lieu des pleurs et des grincements de dents...

Alors peut-être je me trompe, mais je me dis que quand nous restons muets devant la question du Roi, que quand nous ne sommes pas capables de savoir pourquoi nous n'avons pas été dans l'attitude juste, alors nous avons besoin d'apprendre encore... Apprendre, nous laisser transformer, laisser transformer nos relations aux autres, pour que le monde se transforme aussi.

Apprendre à l'espérer toujours plus le Royaume, à le voir naître toujours plus, à le reconnaître par petites touches... et à dire un jour de pluie « que c'est pas grave, la journée sera chouette », juste parce que nous sommes ensemble avec Dieu.

Amen

Coordination nationale Évangélisation – Formation
Église protestante unie de France
47 rue de Clichy
75009 Paris

Service Notes Bibliques et Prédications
Contact : nbp@epudf.org